

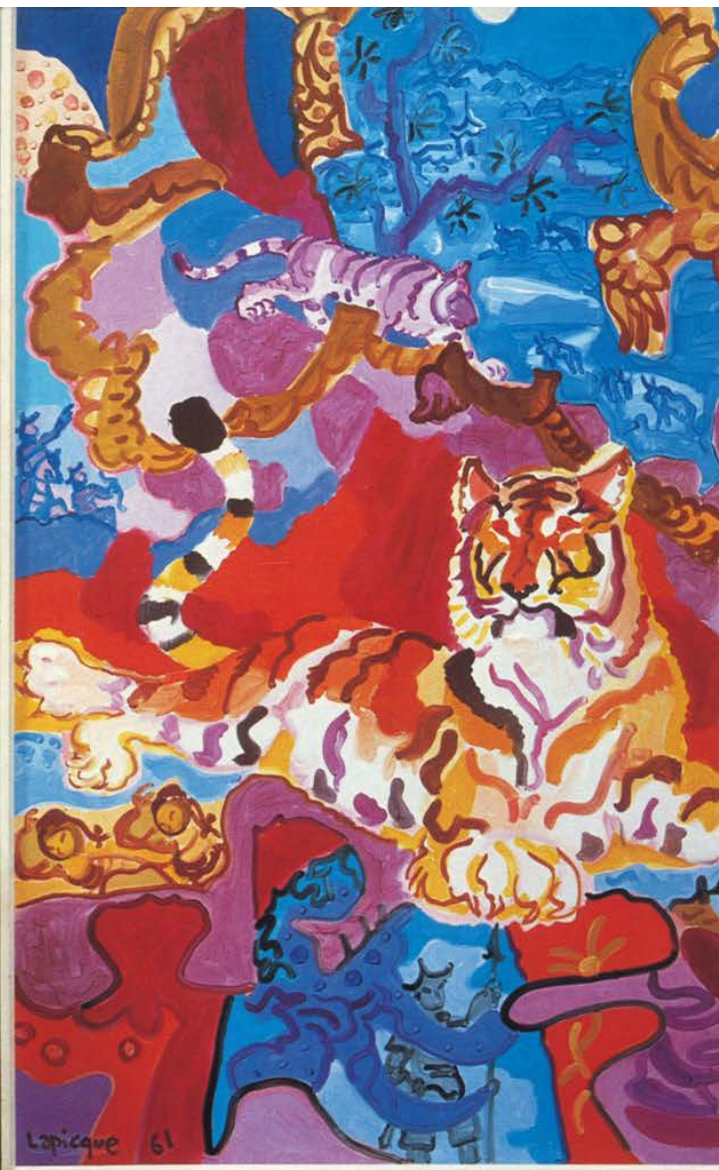
# A Zurich, la collection d'un émule du cousin Pons



Amateur aussi passionné que discret, Peter Nathan a pourtant accepté de dévoiler sa collection au « Figaro-Magazine » : des chefs-d'œuvre qui s'échelonnent du XIV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle...

**Les chefs-d'œuvre secrets des grandes collections privées**  
Supplément Arts du « Figaro-Magazine » (nouvelle série n° 29)





Peter Nathan dans le salon vert de la grande maison qu'il occupe en bordure du lac de Zurich. Derrière lui, des toiles d'Estève et de Lopicque, qui voisinent avec des retables italiens et allemands du XIV<sup>e</sup> siècle. Une collection superbe et éclectique !

## Toutes les écoles, du XIV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> s.

Zurich, le quartier chic à quelques encablures du lac, le tîef des S.A.P. (Suisse-Allemands protestants). C'est calme, très calme : aucun bruit fâcheux ne vient troubler le silence. C'est propre : à peine quelques feuilles mortes le long des rues, qui semblent avoir été lavées à grande eau. C'est cosu, mais on le voit à peine : une abondante verdure dissimule les larges façades des maisons à étages. Au moment où je pose le doigt sur la sonnette du n° 7, la porte s'ouvre sur un homme râblé et souriant, le regard bleu derrière des lunettes à fines montures : Peter Nathan. On dirait un savant ou un mathématicien « nobélisable ». C'est mieux : Nathan est l'un des très grands collectionneurs de sa génération, non pas de ceux qui achètent à coups de milliards des tableaux qui font ensuite la « une » de tous les journaux, mais l'un de ces amateurs qui ont appris à connaître l'art au fil des ans et de visites innombrables dans les musées.

Mais ce n'est pas tout : collectionneur, Peter Nathan est aussi marchand. Cette fois encore, non pas de ceux qui achètent cher en faisant beaucoup parler d'eux, puis revendent encore plus cher. Non, Nathan est de la race des Durand-Ruel, des Ambroise Vollard, des Henry Kahnweiler, ces marchands qui ont soutenu et fait connaître les impressionnistes, Cézanne, Picasso et les cubistes. Pour Peter Nathan, le chemin de Damas passe par des peintres comme Chaïssac, Estève, Lopicque pour lesquels il organise des expositions, édite de précieux catalogues, encourage la production. Une seule règle absolue chez Nathan : quand un tableau quitte sa galerie pour entrer dans sa collection personnelle, il n'en sortira plus. Et si Peter Nathan est un marchand souriant, c'est un collectionneur discret : sa collection privée est secrète.

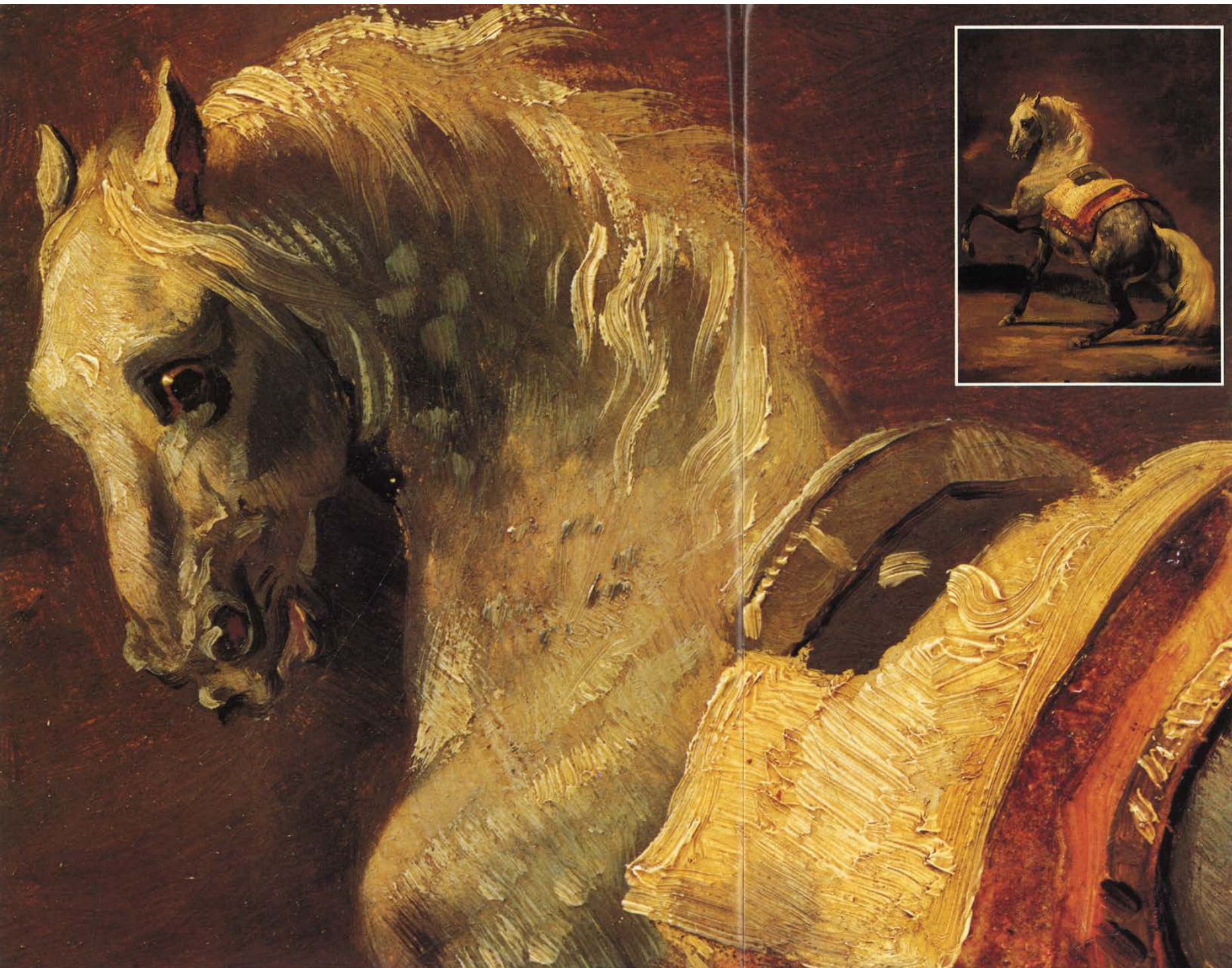
La voici pourtant. Pour *le Figaro-Magazine*, Peter Nathan a exceptionnellement accepté de dévoiler ses chefs-d'œuvre.

Suite p. XVI

### REPORTAGE PAR VÉRONIQUE PRAT

En couverture : Maître de l'autel de Schwabach, le Christ quittant les saintes femmes.





## Ce jour-là, on a vendu quinze toiles de Géricault

C'était le 15 novembre 1985, et tous les collectionneurs s'en souviennent : chez Christie's, à Londres, on dispersait ce jour-là la collection de Hans Bühler...

Bühler ? Et alors ?

Eh bien Bühler, qui venait de mourir, était un collectionneur pas comme les autres, un passionné, un fou de Géricault. Outre quinze toiles au pedigree irréprochable, il avait aussi acquis des esquisses, des aquarelles, et une bonne trentaine de dessins de son artiste favori. Un ensemble impressionnant. Voilà ce qui allait être vendu ce 15 novembre 1985. De mémoire de collectionneur, on n'avait jamais vu ça ! Aussi, ils étaient tous là, ce jour-là, les acheteurs venus du monde entier : les représentants du Louvre, ceux du Getty Museum et Peter Nathan.

On en arrive au n° 25 de la vente, le *Portrait d'un Noir* aux yeux enfiévrés, l'un des plus beaux que le peintre romantique ait conçus, sans doute une étude pour le *Radeau de la Méduse*. C'est un chef-d'œuvre, mais bien austère, qui grimpera pourtant jusqu'à 16 600 000 F, acquis par le Getty. Plus sagement, Nathan se tournera vers un chef-d'œuvre plus « confidentiel » mais tout aussi spectaculaire quand on sait que les études de chevaux sont ce que Géricault nous a laissé de plus beau : il emportera ce *Cheval cabré* pour 2 000 000 F, un prix modeste pour une œuvre de cette qualité. La bonne affaire de la vente.

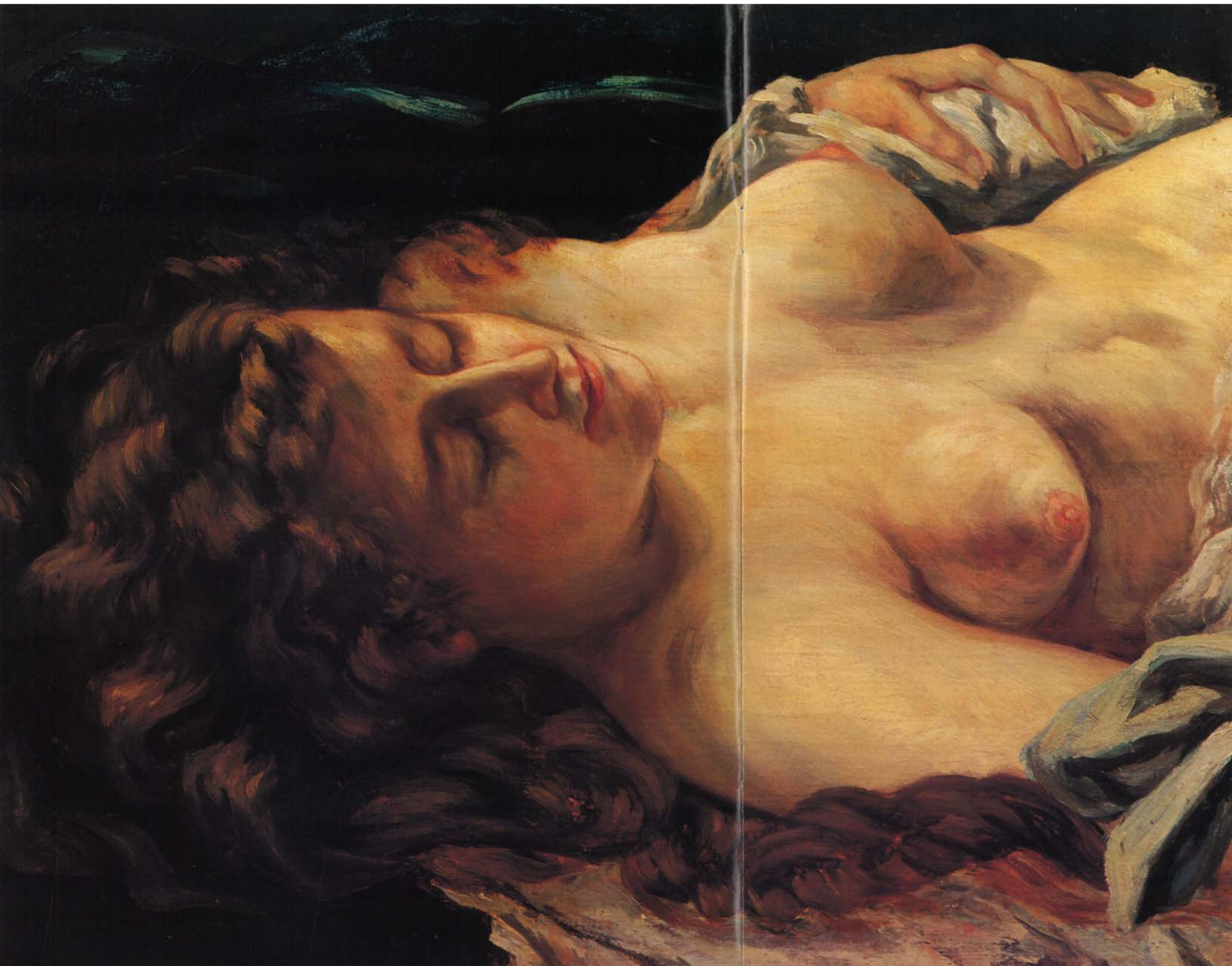
### Théodore Géricault

#### *Cheval gris pommelé*

Huile sur papier marouffé sur toile, 46 x 34 cm.

Géricault eut très vite la passion du cheval, thème majeur de son œuvre que l'on retrouve dans les sujets militaires qui vont occuper l'artiste jusqu'en 1816. Il donnera ensuite plusieurs versions de courses de chevaux, ou d'études de chevaux à l'écurie où la palette se fait de plus en plus discrète, le souci de la forme étant primordial.





## Un scandale !

Le scandale, c'est d'abord celui que Courbet lui-même provoque : jusque-là (vers 1850), en peinture, on parlait de romantisme ; voici maintenant que l'on parle de matérialisme. Courbet relève ce nom de réaliste qu'on lui donne par dérision. Chaque fois qu'on parle devant lui d'idéal, ou d'imagination, ou de poésie, ou de mystère, il ironise avec son accent trainard de paysan franc-comtois, il hausse ses grosses épaules de beau mec musclé, attrape ses pinceaux et peint un chien en train de déféquer. Premier scandale.

Mais Courbet est un praticien formidable qui, devant sa toile, triture la pâte épaisse avec une volupté goulue. Les sujets qu'il choisit de traiter : un enterrement de campagne, des casseurs de cailloux, des criblées de blé, sont des histoires rudimentaires qui n'avaient intéressé aucun peintre avant lui. Avec lui, elles deviennent l'épopée familière la plus forte de la peinture. Homme sans nuances, Courbet est un peintre magnifique : une joie sensuelle, plus forte que le goût, pèse sur son œuvre. Qu'une femme pose nue devant lui (comme la belle rousse de la collection Nathan), Courbet poursuit ses courbes fermes avec l'ombre et la lumière pour en faire un seul bloc solide et plein comme un marbre vivant.

Le second scandale est là : ce peintre voluptueux n'est pas à son prix sur le marché de l'art, à peine 2 000 000 de francs l'année dernière pour un superbe Paysage du Jura. Cette toile, comparée à la folle augmentation des prix actuels, méritait beaucoup plus. Voilà peut-être une piste à suivre pour des collectionneurs en puissance...

## Gustave Courbet

### Femme endormie aux cheveux roux

Huile sur toile, 57 × 79 cm.

Déjà offusqué par le prosaïsme des sujets de Courbet (l'Enterrement à Ornans, le Retour de la foire), le public cria à l'indécence devant le réalisme de ses nus dont la sensualité directe n'exclut pourtant ni la poésie ni l'émotion. Il y a ici une richesse de la matière picturale qui reste la plus belle qualité de Courbet.



## Aussi bien que le Louvre...

Il est vrai qu'elles ne sont pas nombreuses les collections privées qui, comme celle de Peter Nathan, peuvent exhiber un Bernardo Daddi, cet artiste florentin de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle dont la carrière s'est déroulée parallèlement à celle de Giotto. La preuve : le Louvre lui-même, ce grand musée encyclopédique, n'en a qu'un seul. Comme la collection Nathan !

A propos de primitifs italiens, le Louvre, encore lui, vient de faire une acquisition sensationnelle : un panneau inédit (un épisode de la vie du Bienheureux Ranieri Rasini) pour le grand polyptyque de Stefano di Sassetta (1392-1450) dont le retable central, *la Vierge et l'Enfant entourés de six anges*, appartenait déjà au musée. Comme quoi il existe encore des chefs-d'œuvre cachés...

## Bernardo Daddi

### *Deux Saints*

Tempéra sur bois,  
22 × 35,5 cm

*On sait peu de chose de la vie de Bernardo Daddi, qui a pourtant signé et daté de nombreuses œuvres entre 1328 et 1348, date supposée de sa mort. Il y fait preuve d'une belle vivacité narrative, bien qu'il semble ignorer les recherches alors décisives menées par Giotto et ses disciples.*

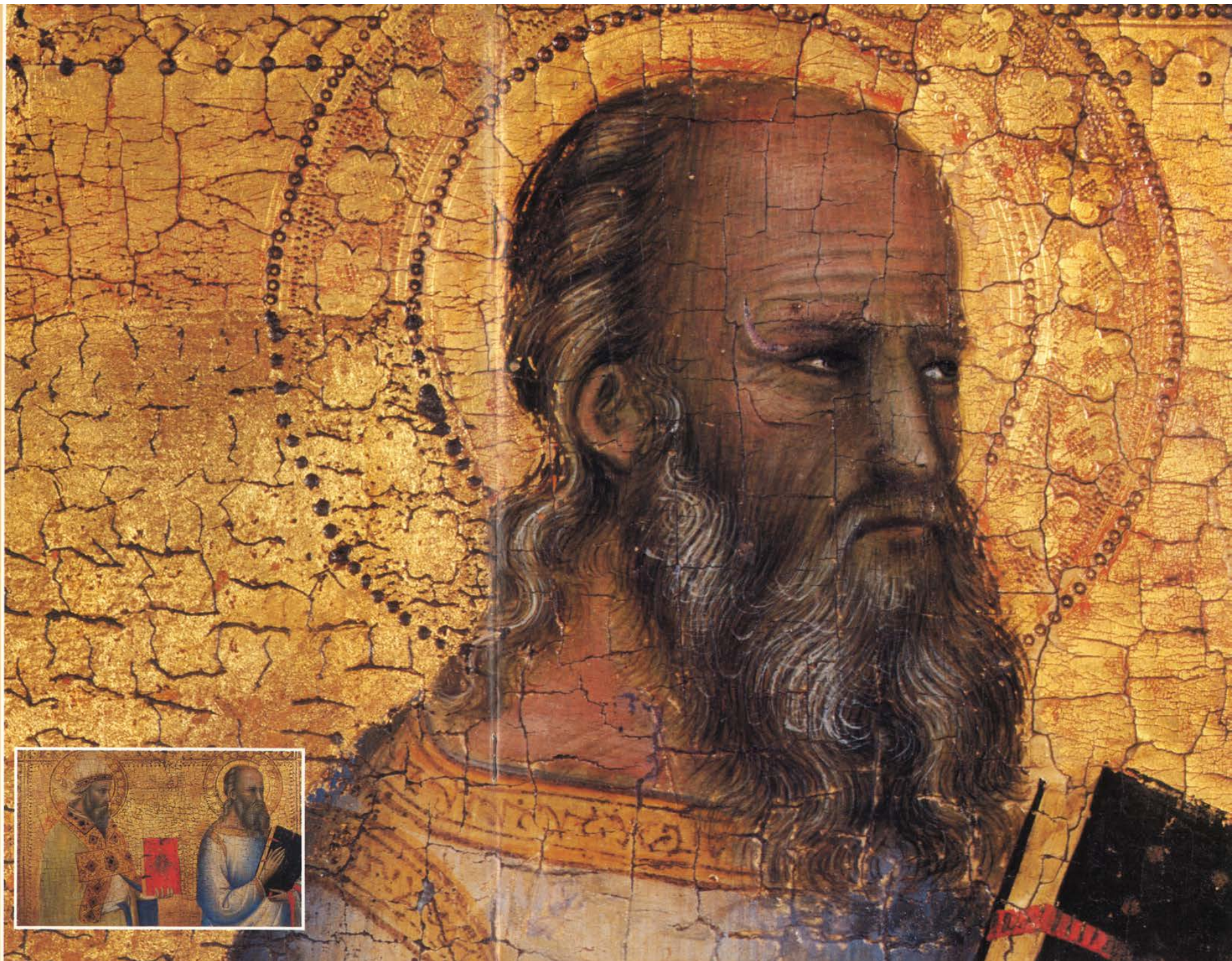
Double page suivante :

## Honoré Daumier

### *Le Wagon de troisième classe*

Aquarelle, 21 × 32 cm

*Daumier gagnait sa vie chez un lithographe quand le polémiste Philipon, fondateur de la Caricature, l'engagea. Suivent des dessins fameux (Gargantua, la Rue Transnoyain) où, comme ici, le trait est cursif, la composition fort dense, l'esprit mordant. Des qualités qu'admireront les romantiques, et dont se souviendront les expressionnistes.*











## 49 000 000 F pour une danseuse...

Bien sûr, Toulouse-Lautrec ne vaut pas aussi cher que Van Gogh, mais il ne se défend pas mal du tout : il y a trois ans, le portrait qu'il fit d'une danseuse du Moulin-Rouge, la *Clownesse Cha-U-Kao*, dépassait en vente publique la coquette somme de 49 000 000 de francs.

Si Lautrec fit plusieurs fois le portrait de Cha-U-Kao (les autres versions sont au musée d'Orsay et dans la collection Oskar Reinhart), il revint aussi à plusieurs reprises, comme ici, sur le thème des « amies ». Une œuvre dont Peter Nathan a toujours refusé de se séparer. Une œuvre difficile, pourtant : le pinceau du peintre insiste, meurtrit les paupières, rend plus maigres et plus blafardes les chairs. Lautrec évoque ce pauvre amour qui console avant de vivre avec son trait soubresautant, sa couleur âcre, sa composition disloquée où brille malgré tout un éclair poétique. Un tableau pour véritable amateur, et d'ailleurs, n'était-ce pas Cézanne qui disait : « *Il faut se méfier des choses qui plaisent.* »

Il semble bien que le goût soit héréditaire chez les Nathan. La collection ne s'arrêtera pas avec Peter : ses quatre enfants s'intéressent à l'art, et il est probable que d'autres Lautrec, d'autres Géricault et d'autres Corot viendront dans l'avenir compléter l'ensemble exceptionnel déjà réuni par deux générations.

## Henri de Toulouse-Lautrec

### *Les Deux Amies*

Huile sur carton, 45,5 × 67,5 cm

*L'admiration qu'il portait à Degas incita Lautrec à choisir, comme lui, des sujets « modernes » : bars, cirques, beuglants, maisons closes, qu'il transfigurait par un curieux lyrisme fait de chatoiement coloré et d'artifices de mise en page. Il fut surtout un remarquable dessinateur au trait aigu, rapide, expressif.*



## Vendus à Reinhart et à Bührle

Si la collection de Peter Nathan est admirable, ce qui lui est passé entre les mains, et dont il s'est ensuite séparé, ne l'est pas moins : l'étonnant Manet de la collection Reinhart, *Au café*, vous vous souvenez (notre fascicule n° 12) ? Ou le Van Gogh de la collection Bührle, *le Semeur* (notre n° 8) ? Eh bien, les deux venaient de la galerie Nathan ! Et là, je ne comprends plus : comment peut-on se séparer de tels chefs-d'œuvre quand on les a possédés ?

Réponse de Nathan : « Comment voulez-vous tout garder ? » N'empêche qu'il n'aurait jamais vendu des œuvres de cette qualité, impressionnistes ou pas, à n'importe qui : Nathan est de ces marchands qui aiment savoir chez qui vont leurs « découvertes ». Reinhart guignait ce Manet depuis qu'il l'avait vu, trente ans plus tôt, dans une collection berlinoise. Quant à Bührle, ce Van Gogh peint en Arles en 1888 était précisément l'œuvre qui complétait sa très belle série de huit toiles de Vincent. Deux vrais collectionneurs, selon Nathan, pas de ces nouveaux riches de l'art avec lesquels il ne veut pas travailler.

Et puis, il y a encore le Monet vendu au Kunsthaus de Zürich, le Lautrec vendu au Nationalmuseum de Stockholm, le Degas vendu à la Yale University Art Gallery, pour se limiter aux seuls impressionnistes... Alors, puisque Peter Nathan avoue lui-même que les impressionnistes ne sont pas exactement sa « tasse de thé », pourquoi a-t-il tenu à garder, dans sa collection personnelle cette fois, ce *Paysage* de Renoir ? Regardez-le, vous allez voir : c'est le seul tableau où Renoir n'a pas utilisé de rouge. Une rareté.

### Auguste Renoir

#### *L'Abreuvoir*

Huile sur toile, 47 x 61 cm.

*Renoir a toujours mené de front l'étude de la figure et celle du paysage, appliquant à l'une et à l'autre les principes des impressionnistes et utilisant, comme ici, de petites touches en virgule pour remplacer le dessin. Quant à la couleur, elle semble n'avoir jamais été aussi raffinée que durant ces années 1870-1875.*





## Toutes les écoles, du XIV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> s.



Véronique Prat et Peter Nathan dans le salon de la maison du collectionneur à Zurich : mobilier signé Diego Giacometti et toiles du XX<sup>e</sup> siècle, le point fort de cette collection qui couvre sept siècles d'histoire de la peinture.

Suite de la p. 111

« Comment dites-vous en français ? Bon sang ne saurait mentir ? C'est cela ? »

A une pointe d'accent allemand près, c'est bien cela : Peter Nathan connaît la langue française et ses proverbes. C'est vrai que celui-là « colle » bien à son histoire...

1910, en Allemagne. Le grand-oncle de Peter dirige déjà une salle de ventes à Munich. Il faut croire que les affaires sont bonnes puisque, peu après, la maison ouvre des succursales à Francfort et Berlin. En bon bourgeois, le grand-oncle avait voulu faire de son neveu (le père de Peter) un notable : Fritz était médecin, mais que faire contre une vocation, héréditaire de surcroît ! Fritz préfère s'occuper de la peinture romantique allemande que du virus de la grippe. Alors l'oncle cède et Fritz ouvre une galerie à Munich. Il n'oubliera pas la leçon : quand son fils Peter sera à son tour en âge de choisir sa profession, il le poussera vers les

études d'histoire de l'art : pourquoi perdre son temps avec le droit ou la médecine quand on peut s'occuper de tableaux...

Fritz et Peter vont donc s'occuper de tableaux, mais en Suisse : en 1936, la famille quitte l'Allemagne et s'installe à Zurich. Après un détour par New York, puis Paris, les deux « capitales de l'art » où il complète sa formation, Peter se sent l'œil assez aiguisé pour acheter son premier tableau. On est en 1954.

Un souvenir plutôt cuisant : le tableau en question est une somptueuse symphonie de bleus, avec une petite touche d'or à droite ; malgré le titre, *Paysage de Sicile*, on est ici aux confins de l'abstraction. C'est un beau, un superbe Nicolas de Staël. En le voyant, Nathan sent son cœur battre un peu plus vite et il ne résiste pas : il l'achète. Il espérait une approbation paternelle : il va être déçu. D'ailleurs, son père n'est pas le seul à boudier la toile : dans la galerie

de Zurich, les clients ne se bousculent pas pour l'acquérir. Vous croyez que Peter Nathan est découragé ? Pas du tout : pour lui, le rôle d'un marchand est de pressentir avant les autres le talent des artistes de son temps ; ceux qui aujourd'hui n'aiment pas Nicolas de Staël le découvriront peut-être dans dix ans, voilà tout.

Peter Nathan, le collectionneur, n'est pas très différent du marchand : même éclectisme dans le goût. Pour une raison simple : quand on cherche la qualité, il est impossible de se limiter à une école, ou à un siècle, et c'est tout naturellement que sur les murs de la jolie maison de Zurich, un panneau de Bernardo Daddi côtoie une composition abstraite de Maurice Estève. Le XIV<sup>e</sup> siècle et le XX<sup>e</sup>. Avec, dans l'intervalle, quelques toiles sublimes : Jan Brueghel et Lucas Cranach, Annibal Carrache et Nicolas Poussin, Tiepolo et Guardi, Géricault et Delacroix (pour ces deux artistes, il est peu de collec-

tions qui puissent rivaliser en qualité avec celle de Peter Nathan), Courbet et Corot, Fernand Léger et Max Ernst... Bien sûr, il y a les tableaux que Peter Nathan préfère à tout autre : Corot, Daumier, Géricault, et ceux qu'il n'aura jamais : *la Fiancée juive* de Rembrandt (du Rijksmuseum) ou *la Naisance du Christ* de Piero della Francesca (de la National Gallery de Londres), mais telle quelle, sa collection a une saveur rare : elle doit plus au goût et à la connaissance qu'à l'argent. A une époque où il est courant d'acheter des œuvres d'art plusieurs centaines de millions pour les enfermer dans des coffres-forts, la collection de Peter Nathan a le charme des plaisirs démodés.

### Et aussi...

La collection Nathan commence avec un panneau de Bernardo Daddi, l'un des grands maîtres florentins de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, et s'achève avec une suite d'œuvres de Gaston Chassaï, l'un des créateurs (parfois déroulants) de l'art brut. Étonnant, non ? Et même si Peter Nathan avoue n'être attiré ni par le XVIII<sup>e</sup> ni par les impressionnistes, toutes les écoles et tous les siècles sont évoqués dans sa collection. Avec quelques points forts : l'étonnant *Retable* du Maître de l'autel de Schwabach représentant *le Christ quittant les saintes femmes*, daté de 1506, dans un état de conservation exceptionnel ; l'étrange *Homme au verre de vin* d'Annibal Carrache qui a autrefois appartenu à sir Thomas Lawrence ; et surtout un ensemble tout à fait unique de maîtres français de la première moitié du XIX<sup>e</sup> : Delacroix (dont une superbe aquarelle représentant des *Chasseurs arabes*) ; Géricault (dont la copie qu'il a faite de la *Mise au tombeau* du Caravage), Courbet (dont la *Femme aux cheveux roux*, une merveille !), Corot (dont une ravissante *Odalisque*).

A côté, Peter Nathan s'intéresse aussi à la sculpture contemporaine : Arp, Lobo ou Diego Giacometti dont il possède un ensemble de table, fauteuils, lampadaires pleins de ce charme qui était le propre des œuvres de Diego.